

Alexei Tikhonkikh

J'étais un sportif soviétique

2021

Tikhonkikh Alexei

J'étais un sportif soviétique

Quelle était la particularité des athlètes soviétiques ? Quelle était le secret de leur succès ? Dans ce livre, Alexei Tikhonkikh fait découvrir à travers sa propre expérience ce que vit et ressent intérieurement un sportif international.

Traduction du russe - 2021 - Roulet Saint-Estèphe France

ISBN : 979-10-227-9257-8

Alexei Tikhonkikh 2021

A ma famille, mes amis, mon entraîneur et aux sportifs internationaux



Préface

Durant huit ans, j'ai fait partie de l'équipe de gymnastique sportive d'URSS. J'ai participé à nombreuses compétitions et effectué des tournées partout dans le monde. Chaque voyage était différent et j'en revenais le corps et le cœur remplis d'impressions.

Pendant ma carrière sportive, en rentrant à la maison après les tournées, je n'avais pas toujours eu l'occasion de raconter à ma famille et à mes amis mes voyages. Avec le temps mes souvenirs commençaient à s'estomper.

Un jour, ma fille Nastia en présence de mon fils Dmitri, m'a demandé : « Papa, pourquoi tu ne racontes jamais ta vie ? Ton passé sportif nous intéresse ! Et nous avons aussi une idée contradictoire de ce qu'était l'URSS. Que s'est-il donc passé à cette époque ? Comment viviez-vous ? »

Cette conversation m'a fait réfléchir. Effectivement, ma fille est née en 1990. Elle a grandi à une autre époque. C'est à moi de raconter à mes enfants ces années, de partager avec eux les sentiments que j'éprouvais en tant que sportif soviétique et de dire comment je voyais les choses à cette époque. Nos enfants ont le droit de connaître la vérité sur nous et notre passé soviétique. Ces réflexions ont fait resurgir dans ma mémoire des événements longtemps oubliés et des détails effacés. Toutes ces choses n'ont pas disparu, mais se sont enfouies au fin fond de ma mémoire et se sont mises à apparaître comme des bouées de signalisation à la surface de l'eau.

Je ne prétends pas à l'exactitude de la description des événements. Ce n'est d'ailleurs pas mon objectif. Je ne fais que donner ma vision subjective de ce que j'ai vécu, de ce que j'ai ressenti à cette époque. Certains noms ont été changés pour des raisons diverses, d'autres parce que je les ai tout simplement oubliés. Avec le temps, les souvenirs s'emmêlent : les pays, les compétitions, les visages...

Aujourd'hui, avec du recul, je vois certaines choses différemment. La mémoire fait réapparaître des épisodes jugés sans importance à l'époque, mais qui prennent tout leur sens aujourd'hui. Je voudrais transmettre l'atmosphère de ces années, raconter notre vie, ce qui nous motivait.

PARTIE I

Chapitre I

« Sont sélectionnés pour le tournoi international aux Etats-Unis d'Amérique Tikhonkikh et Baraksanova », a annoncé d'un ton sans appel Léonid Yakovlevitch Arkaev, l'entraîneur en chef de l'équipe nationale de gymnastique sportive d'URSS.

A ces mots, j'ai tressailli mais je n'ai pas montré mon émotion. Comme d'habitude, au début de l'entraînement principal de la journée, nous étions tous alignés en rang sur le praticable de gymnastique et écoutions le monologue de l'entraîneur principal. Il a terminé son discours et nous a donné l'ordre de commencer l'échauffement. « En Amérique, eh bien en Amérique ! pensais-je... Donc je dois de nouveau survoler l'océan Atlantique. Ce sera mon troisième voyage dans ce pays. Bon ! Jamais deux sans trois ! »

Après l'échauffement, les sportifs se sont répartis aux agrès. J'ai commencé mon entraînement au cheval d'arçons. En deux heures, je devais réaliser mon programme de compétition en double volume. Quand je suis arrivé au dernier agrès, le sol, je n'avais plus de force. La semaine chargée de trois entraînements intensifs quotidiens pesait sur mes épaules. Je me suis approché de notre jeune entraîneur d'acrobatie Valentin Potapenko.

- C'est samedi aujourd'hui, la fin de la semaine. C'est mon dernier agrès et mon dernier passage. Je compte sur toi. Tu comprends ?

- Alexei, ne t'inquiète pas. J'ai tout compris, a-t-il dit d'un ton joyeux. Fais la rondade-flip, c'est l'essentiel, et le reste, je m'en occupe.

Je savais que je pouvais compter sur lui. J'ai pris de l'élan, ai fait l'enchaînement acrobatique préparatoire. Puis, en déployant mes bras et en prenant appui avec les pieds, je suis entré dans une double rotation mixte pour laquelle Valentin m'a aidé dans le premier salto avec un tour, puis m'a accompagné dans le deuxième et m'a posé soigneusement debout. En apparence, j'avais tout fait par moi-même. Mais à vrai dire, sans son aide, je n'aurais pas pu atterrir sur mes pieds. J'ai continué mon exercice avec des éléments moins difficiles et j'ai terminé par un enchaînement acrobatique toujours accompagné par Valentin.

L'entraîneur en chef qui dès le début suivait attentivement toute ma séance d'entraînement, nous a lancé d'un regard compréhensif :

- Ce n'est rien, Alexei, ce n'est rien ! Ce ne sont que les cinq premières années qui sont dures !

Il a fait une pause et ajouta :

- Ensuite... ce sera encore plus dur !

J'ai souri et me suis assis sur le banc. Mon entraîneur Guénnadi Nikiforovitch Stoliarov a pris place à côté de moi et a dit :

- Bon, d'accord. Ça suffit. Je vois que tu n'en peux plus. Tout va bien. Tu es prêt. Cette semaine était rude et tu l'as tenue. A partir de lundi, on va baisser la cadence.



1987. Soukhoumi. Stage national. (de gauche à droite)
Gogoladzé, Guévorkian, Arkaev, Inconu, Adeev, Toumilovitch, Tikhonkikh, Vorobiov.
Bilozertchev, Novikov, Korobtchinski, Artemov, Zadorojny, Lukin, Roumboutis,
Golikov.

Après l'entraînement, nous nous sommes dirigés avec Guénnadi Nikiforovitch vers la cantine. Il a commencé à parler le premier :

- Alexei, j'ai parlé avec d'autres entraîneurs y compris avec ceux qui sont allés à ce tournoi l'année dernière. Ils disent que les sportifs soviétiques n'ont encore jamais réussi à gagner le Tournoi international « McDonald's American Cup gymnastics ».

Je marchais à côté de lui et je ne disais rien.

Mes deux premiers voyages aux Etats-Unis n'avaient pas été vraiment une réussite. J'étais revenu du Texas en béquilles. Pendant la compétition, sur le tout premier agrès, je m'étais blessé à la cheville gauche. On m'avait transporté directement à l'hôpital où on m'avait posé un plâtre. Le soir, on m'avait reconduit à l'hôtel et sans doute sous les effets des médicaments, je m'étais vite endormi sans attendre que mes camarades rentrent après la compétition. Le lendemain, le chef de notre délégation était venu prendre de mes nouvelles. Avant de partir, il m'avait informé :

- Alexei, nous devons te laisser seul pour peu de temps. La Fédération américaine nous organise une sortie à Dallas sur le lieu de l'assassinat du Président Kennedy. Nous serons de retour pour déjeuner.

- D'accord. Ne vous inquiétez pas. Je vous attends ici ! l'avais-je rassuré.

J'ai eu alors un flash dans mon esprit : « Une drôle d'excursion. Ça sonne bizarre « sur le lieu d'assassinat ». C'est plutôt un groupe d'intervention, d'experts et d'enquêteurs qu'on y envoie... »

J'ai pris la télécommande et je me suis installé devant la télé. Ce n'était pas habituel pour moi de voir sur l'écran des coupures publicitaires toutes les cinq minutes. J'y ai passé presque tout le temps qui me restait avant le départ dans ma chambre d'hôtel. Et même si les conditions y étaient très confortables, après trois jours pratiquement sans sortir de ma chambre, j'avais très envie de rentrer à la maison.

Le deuxième voyage a été organisé par l'association d'étudiants d'URSS « Bourevestnik ».



1981. Roumanie. Universiade. Alexei Tikhonkikh

Notre équipe, composée d'étudiants-gymnastes, a participé à plusieurs rencontres contre des équipes universitaires dans le Nord des Etats-Unis. Je n'étais pas encore tout à fait rétabli de ma blessure et n'étais pas passé à tous les agrès. Pour cette raison, j'avais le sentiment désagréable d'être inutile pour mon équipe.

Pendant les rencontres avec les étudiants américains, l'atmosphère était toujours très festive. Des activités communes, des excursions, des dîners étaient organisés. Chaque dialogue commençait toujours par la question : « Do You like America ? » comme si la réponse à cette question était un mot de passe dans un jeu mystérieux international organisé pour les étudiants. De plus, j'étais étonné que dans cette question, le mot « Amérique » sonne comme si ce n'était pas le nom du pays, mais le prénom d'une jeune étudiante. A la énième question de savoir si nous aimions l'Amérique, Volodia Simakov a rétorqué : « Celle du Nord ou celle du Sud ? »

Finalement, à Philadelphie, comme s'ils voulaient nous épargner la recherche de la réponse correcte à la question, on nous a offert des tee-shirts blancs avec l'inscription rouge « I love America » avec un cœur à la place du mot « love ».



1982. Etats Unis. La délégation de la société sportive « Bourevestnik »
 Loukianov Vladimir, Simakov Vladimir, Artemov Vladimir, Gabitov Radéon, Baranov
 Serguey, Atakhanov Alik, Moguilny Valentin.
 Derrière – Dratchevski Leonid, devant - Tikhonkikh Alexei.

- La formule est intéressante. D'abord, le tournoi de sélection et le lendemain la finale du concours général avec le classement par agrès... continuait mon entraîneur. Les compétitions auront lieu dans une petite ville, Fairfax, dans l'État de Virginie pas loin de Washington.

Je restais toujours silencieux, absorbé par mes pensées : « Qui vivra verra ! L'essentiel est qu'il n'y ait pas d'erreur dans la transmission des infos. Malheureusement ça arrive parfois. Il y a deux ans, par exemple, nous étions arrivés aux jeux d'Australie. Décalage horaire énorme, changement de climat ! Lors de la réunion d'information à notre arrivée, nous avons appris qu'il y avait un malentendu et qu'on nous avait communiqué des dates inexactes. Les compétitions commençaient en fait le lendemain de notre arrivée ! On avait échangé des regards avec mes coéquipiers. Super ! Dieu merci que ce ne soit pas aujourd'hui. Mais nous n'avions pas le choix. Deux jours de voyage, vingt-deux heures dans quatre avions : Moscou - Delhi, Delhi - Singapour, Singapour - Perth, Perth – Melbourne ».

Pendant les compétitions sportives officielles telles que les Jeux olympiques, les Championnats du monde, les Coupes du monde ou d'Europe, habituellement les délégations arrivent quelques jours plus tôt pour avoir le temps de récupérer après le voyage, et de s'adapter aux changements, au décalage horaire, au climat. Mais il y

avait moins de rigueur dans l'organisation des tournois non-officiels. La traduction et l'interprétation des informations y étaient approximatives. Et nous, les sportifs, subissions cela.

- Qui est nommé comme entraîneur pour ce tournoi ? suis-je intervenu, rompant le silence alors que nous nous approchions du bâtiment où se trouvait la cantine.

- Je pars avec toi, a répondu Guénnadi Nikiforovitch.

Cette nouvelle m'a tout de suite remonté le moral. Cette compétition avait sans doute beaucoup d'importance, car il était rare d'aller à un tournoi international avec son entraîneur personnel.

Le soir même, j'ai senti que j'avais abusé de l'entraînement dans la journée. Les samedis, après deux entraînements habituels du matin, l'après-midi, nous avions un entraînement spécial qu'on appelait « Préparation physique en circuit ». Après l'échauffement, chaque gymnaste commençait son atelier, préparé à l'avance par les entraîneurs et effectuait l'exercice qui avait pour objectif de développer la vitesse et la force, puis, sans s'arrêter, il passait à l'atelier suivant et ainsi de suite. Ce système d'entraînement contribuait non seulement à générer une force physique et à améliorer l'endurance, mais également apprenait à « tenir le coup ». À la fin de ces exercices, on traînait la patte, les bras devenaient du plomb, et on avait l'impression que le cœur n'allait pas supporter ce rythme.

Après le dîner, je suis sorti humer l'air froid de l'hiver, puis j'ai pris un bain chaud, mais ça ne m'a pas soulagé. Mes doigts se contractaient tout seuls en poing fermé, la sensation des muscles tendus m'empêchait de m'endormir. Je me consolais moi-même : « Tout va bien, pense à quelque chose d'agréable ». Rien à faire...

Je me suis relevé et me suis assis sur le rebord de mon lit. Mes camarades Alexandre Toumilovitch¹ et Valentin Moguilniy² dormaient paisiblement sur les lits à côté. Je me suis rappelé que Valentin avait la fâcheuse habitude de manger du chocolat la nuit, quand il n'arrivait pas à s'endormir. Le bruit de l'alu de l'emballage me réveillait et je n'arrivais plus à m'endormir à mon tour. Le lendemain matin, je le sermonnai : « Valik, je t'en supplie, si tu comptes encore manger du chocolat cette nuit, prépare-le et enlève ce papier alu à l'avance ! » Valentin riait et me promit de ne plus toucher au chocolat la nuit, mais la situation s'est répétée une semaine après.

J'ai regardé Valentin, sa table de nuit et j'ai souri. Dire qu'il y a six mois de là, nous, deux gymnastes d'une école sportive de Leninsk-Kouznetski, participions dans une même équipe au Championnat du monde à Montréal. Les médailles d'or ornaient le miroir de notre chambre d'hôtel les quatre jours qui nous restaient jusqu'à notre départ et nous n'avions pas le courage de les ranger dans nos valises.



1985. Montréal Canada. Champions du monde 1985.
(de gauche à droite) Korolev Youri, Moguilny Valentin, Balabanov Youri, Artemov Vladimir, Toumilovitch Alexandre, Tikhonkikh Alexei.

Je me suis levé de mon lit, me suis approché de la baie vitrée du balcon et ai collé mon front contre la vitre glacée. Derrière la fenêtre, la statue d'une jeune fille dénudée était visible au centre de la fontaine enneigée.

J'ai pensé : « Je vais avoir 25 ans cette année. Je suis le plus âgé de l'équipe. A combien de compétitions internationales ai-je participé pendant toutes ces années ? Vingt-cinq ? Trente ? Quand tout cela a-t-il commencé pour moi ? Où et quand je me suis retrouvé pour la première fois à un tournoi au sein de l'équipe nationale d'URSS ? Si on commençait par l'équipe junior, cela se passait à Kichinev, capitale de la Moldavie. C'est là-bas que j'ai été le premier au monde à enchaîner deux lâchers à la barre fixe. Oui, c'était bien là-bas ! »

Ma sœur m'a raconté par téléphone qu'après avoir lu l'article à ce sujet dans le journal « Sport soviétique », mon père l'avait découpé et envoyé à son père à lui.

Un jour, alors que mon père m'emmenait de Mejdouretchensk à Leninsk, je lui ai demandé :

- Pourquoi, je ne sais rien sur mon grand-père ?

Mon père a répondu :

- Parce que tu ne m'as jamais rien demandé sur lui.

Je l'ai regardé attentivement :

- Alors je te le demande maintenant ! Qui est ton père, mon grand-père ?

Il ne répondait pas.

- Papa, alors ? ai-je répété avec reproche.

Pendant encore quelques minutes, il a continué à fixer la route, puis soudainement, sans tourner la tête, il s'est mis à parler comme s'il récitait une leçon apprise par cœur :

- Ton grand-père, Nikolai Prokopiévitch Tikhonkikh, vit à Baleï, ville de la région de Tchita. Avant la guerre, il était professeur de mathématiques. En 1939, il a été décoré de la médaille « Pour un travail valeureux et une bonne organisation du travail scolaire et éducatif à l'école ». C'est Kalinine³ lui-même qui lui a remis la médaille au Kremlin à Moscou. Le 4 août 1941, Nikolai Prokopiévitch a été mobilisé dans l'armée et envoyé à l'école militaire d'Irkoutsk. Après la formation militaire, il a participé aux batailles du front de l'Ouest. Il a été blessé. Après sa convalescence, avec d'autres officiers soviétiques, il a intégré l'armée polonaise. Nikolai Prokopiévitch a été démobilisé après la guerre en 1946 avec le grade de capitaine. Pendant cinq ans, il a travaillé à l'école pédagogique de Baleï en cumulant les fonctions de directeur adjoint et de professeur de mathématiques. Ensuite et jusqu'à sa retraite, il a été directeur de l'école secondaire N°1 de Baleï. Il a été décoré de l'Ordre de l'Étoile rouge, de l'Ordre de la Guerre patriotique et de la Médaille du Courage.

- Pas mal ! ai-je dit étonné. Et pourquoi on ne se voit jamais ?

- C'est une longue histoire, a dit mon père en laissant échapper un soupir. Dis-moi plutôt comment vont tes études à l'Université ?